

URI ORLEV, l'homme de cendres et de diamants

L'écrivain israélien Uri Orlev vient d'obtenir le Prix Andersen décerné par IBBY International. Bonne occasion pour faire connaissance avec un auteur de grand talent dont l'œuvre est très mal connue en France. Son amie Susie Morgenstern, a accepté de nous le présenter en nous offrant sa vision de l'homme et de ses livres. Pour compléter ce portrait, nous publions aussi le texte du discours qu'Uri Orlev a prononcé lors de la remise du Prix Andersen et qu'il a aimablement accepté de nous communiquer.

C'était une douce soirée à Jérusalem dans l'endroit de rêve qu'est Mishkanot Hashaanim. Les organisateurs d'un colloque auquel je participais (sur les sorcières !) avaient réuni les écrivains israéliens et les écrivains étrangers pour parler des problèmes de traduction des livres de l'hébreu. La discussion ressemblait à toutes les réunions d'une corporation avec ses revendications et ses lamentations, quand un monsieur petit et robuste se leva pour dire qu'il était très heureux d'écrire en hébreu pour un public limité et qu'il avait de meilleurs tirages dans son petit pays chéri que dans tous les États-Unis et l'Empire britannique. Il parlait simplement du bonheur et des satisfactions d'écrire.

« Vous êtes qui ? » demandai-je, impressionnée, à l'orateur.

« Uri Orlev », me dit-il comme si de rien n'était. Mais moi, j'étais bouche bée. J'étais exactement comme les enfants que je vais voir dans les classes qui chuchotent à

leurs voisins quand j'entre chez eux : « C'est elle ! » Je n'avais jamais compris l'effet qu'on faisait, mais j'ai compris quand Uri Orlev s'est matérialisé devant moi. C'était lui ! Il avait écrit le meilleur livre sur la Deuxième Guerre mondiale que j'aie jamais lu (et je les avais tous lus) : *Une Ile, rue des oiseaux*. Je pense que si, adolescente, j'avais vu Elvis en personne, je n'aurais pas été plus épatée.

Pour vérifier que ce fût lui en personne, j'ai poursuivi : « Vous avez bien écrit *Les Enfants de laine* ? À son tour, il fut surpris qu'une étrangère connaisse cet album traduit par une petite maison d'édition suisse (Éditions Pierrot) en 1981. Ce livre m'avait marquée : c'est l'histoire d'une grand-mère qui tricote sa maison (« Entendez-vous ses aiguilles / Cliqueta et cliqueti ? »), meubles, vaisselle et jusque deux petits-enfants. En digne grand-mère juive, elle tricote pour eux même les rêves (« Des rêves de fine laine, / D'angora et de mohair / Doux et légers comme



l'air. ») Mais déçue par la nation, le maire et le pays, déçue que des enfants différents des autres se voient refuser l'entrée à l'école, elle n'hésite pas à défaire son travail, y compris ses petits-enfants, ramasse ses aiguilles et s'en va en quête d'un monde plus tolérant où elle recommencera de tricoter sa vie.

Il n'y avait que deux livres d'Uri Orlev publiés en français. Il n'y en a toujours que deux. Je ne sais pas comment les éditeurs français peuvent résister à de tels livres. *Lydia, Queen of Palestine* (Lydia, Reine de Palestine) est irrésistible. Sur la couverture de l'édition anglaise on la présente : « Elle est une réfugiée, une survivante et une terreur ! » Ça résume assez bien l'œuvre d'Uri Orlev : malgré les désastres, les guerres, les tyrans, l'homme survit avec brio. Lydia est vraiment une âme sœur de toutes mes propres héroïnes, une fille entreprenante et sans gêne. Elle est aussi une cousine germaine de Fifi Brindacier. En arrière-plan, les nazis arrivent en Roumanie et font déferler leur hostilité sur les Juifs, mais le véritable drame de Lydia est la séparation de ses parents. Au milieu de tous les drames historiques et personnels, Lydia vit sa vie, réussit à se débarrasser des Nannies 1, 2 et 3, et même provisoirement d'un homme dont elle soupçonne un intérêt romantique pour sa mère. Son père

parti en Palestine avec « cette femme-là », sa mère essaie de survivre à Bucarest. Lydia, la reine de la débrouillardise, se retrouve dans un train qui va l'amener en Palestine où elle va s'intégrer dans un kibboutz. Uri Orlev était membre d'un kibboutz, expérience qui a dû inspirer plusieurs de ses livres. Le lecteur est emporté dans le tourbillon des élans de Lydia pendant qu'il attend les retrouvailles éventuelles avec ses parents égarés. Bien que le livre se situe dans une période historique définie, les enfants contemporains s'identifieront très bien avec cette héroïne aux prises avec des conflits tout à fait de leur temps.

J'étais très émue aussi par *The Lady with the Hat* (La Dame au chapeau), roman « historique » qui se passe juste après la Deuxième Guerre mondiale ; un jeune survivant des camps de concentration, Yulek Goldenberg, se rend compte que la guerre n'est pas vraiment finie. Il retourne dans son village en Pologne et rencontre le même antisémitisme qu'avant. Il se prépare à entrer illégalement en Palestine sous le mandat britannique. Le chassé-croisé de Yulek avec le seul membre survivant de sa famille, sa tante Mélanie, est tissé dans son combat à remplir le dernier vœu de son père de se rendre en Terre promise. Il y a aussi une grande histoire d'amour avec une jeune juive qui a été sauvée par les bonnes sœurs et qui

veut se convertir et prendre le voile. Le suspense et l'émotion sont à chaque page. Les larmes aussi.

Le seul livre disponible pour les jeunes (et moins jeunes) Français est *Une Ile rue des oiseaux*. Ce récit palpitant d'Alex, 11 ans, qui se cache des nazis pendant leur occupation de Varsovie dans un bâtiment en ruine, est un classique. Alex est soutenu dans sa solitude et dans son combat pour survivre par l'espoir que son père revienne. C'est un petit Robinson Crusoe qui obtient toute notre admiration. Je suis sûre que les gens vont se ruer sur le livre dès la sortie du film (tourné au Danemark). Et peut-être d'autres éditeurs astucieux se rueront sur

les trente et quelques livres d'Uri Orlev qui ne sont pas encore traduits en français.

Ces quatre livres ne représentent qu'une petite portion de l'œuvre d'Orlev qui, tous, fêtent l'esprit indomptable de l'enfance contre toutes les menaces du monde environnant. Si je n'ai parlé ici que des livres traitant de l'holocauste, c'est parce qu'en tant que juive et en tant qu'être humain, je suis tellement reconnaissante à Uri Orlev, d'avoir si majestueusement dépeint ce qu'il a vu et ce qu'il a vécu dans cette heure noire de l'histoire. Il est une espèce en voie de disparition.

Susie Morgenstern

Merci Andersen, ou comment Uri Orlev parle de lui-même et de ses livres

Depuis mon plus jeune âge, j'ai beaucoup lu. Chaque fois que j'allais à la bibliothèque il y avait deux choses que je voulais savoir : le livre avait-il des illustrations ou est-ce qu'il faisait peur ? Si les réponses étaient oui, j'empruntais le livre. Plus je lisais, plus je devenais jaloux : pourquoi des choses si intéressantes arrivaient-elles aux héros des livres, tandis que tout ce qui m'arrivait à moi était d'être forcé à manger, de faire la sieste et d'aller à l'école tous les jours ? L'école était ce que je détestais le plus. Et alors la guerre éclata. Mon père partit dans un uniforme d'officier et je me sentis très fier. Il n'y avait plus d'école. La cuisinière et la gouvernante disparurent, il n'y avait plus que ma mère. C'était elle qui devait maintenant nous nourrir, nous habiller, nous laver, nous lire des livres et nous raconter des histoires le soir.

Après un mois de bombardements allemands, ma famille dut fuir un bâtiment en flammes. Nous courions dans la rue, ma mère nous tenant par la main, mon frère et moi. Le feu pulvérisa les fenêtres alentour, les charpentes s'effondraient sous la chaleur, les murs s'écroulaient, une femme sauta en hurlant du dernier étage. C'est alors que je réalisai qu'il m'arrivait quelque chose à moi aussi. J'étais devenu moi-même le héros d'une aventure. Bien sûr, il y a eu beaucoup de choses douloureuses et effrayantes dans mon enfance, mais d'autres étaient étonnantes et intéressantes, le genre de choses qu'on ne peut expérimenter qu'en temps de guerre : par exemple un canon abandonné que mes amis et moi fîmes exploser accidentellement en enfonçant un obus dans le fût ; ou bien un cheval mort qui ouvrait la gueule et riait de nous. Mais, plus que tout,